

BERLINALE 2004

Du glamour à la douleur

A l'occasion de la 54e édition du festival de Berlin qui se tient jusqu'au 15 février, la capitale allemande brille de mille feux.

Des vedettes hollywoodiennes comme Tony Curtis, Jack Nicholson et Sylvester Stallone ont honoré la manifestation par leur présence. La Berlinale leur rend bien la monnaie pour cette présence en attribuant à chacun d'eux une Caméra d'Or décernée par le magazine allemand "Hörzu", respectivement, pour l'ensemble de son œuvre, pour sa prestation dans "About Schmidt" et pour le succès de ses films à la télévision allemande. La présence de Claudia Schiffer sur le tapis rouge a même poussé une cinquantaine de personnes à forcer l'entrée du Palais du festival avant d'être refoulées. Pour couronner cet hommage aux Américains, une soirée privée à laquelle ont assisté 900 personnes a été organisée sur la place des gendarmes (Gendarmenmarkt). Néanmoins, ces rites cérémoniels fastueux, saupoudrés avec de prestigieuses présences, ne font pas de la Berlinale une rencontre uniquement glamour. Les 23 films de la Compétition Internationale, venant de 18 pays, nous rappellent, à juste titre, que les sélectionneurs, à l'image de la politique menée par le gouvernement allemand, ont le regard ancré dans les dures

réalités du monde en se montrant sensibles aux problèmes du siècle. Pour enchaîner ce plan glamour avec les thèmes phares de la compétition officielle, à savoir la guerre, la paix et la misère sociale, comme par effet de fondu enchaîné, la Berlinale lève le rideau avec la projection de "Cold Mountain", un des trois films américains programmés en Hors-Compétition, d'Anthony Minghella avec Jude Law et Nicole Kidman qui raconte une histoire romantique sur fond de Guerre de Sécession. La compétition s'est ouvert avec trois films qui plongent les festivaliers dans la terrible condition humaine sous d'autres cieux. Il s'agit de "Svjedoci" (Witnesses) de Vinko Bresan (Croatie), "Country Of My Skull" de John Boorman (GB) et "The Missing" de Ron Howard (USA). Les deux premiers se distinguent par le thème qu'ils abordent, en l'occurrence la difficulté de construire la paix. Le Croate relate avec un ton grave un crime de guerre révélant une terrible spirale de haine, alors que le Britannique traite des efforts de réconciliation en Afrique du Sud, après des années d'Apartheid. Du côté du cinéma "latino", on constate une forte pré-

sence. Pas moins d'une douzaine de films dont deux en compétition illustrent les thèmes de la pauvreté, de la violence et des inégalités sociales. Les deux films en lice, "El Abrazo Partido", de Daniel Burman (Argentine) et "Maria, llena de gracia" (USA/Colombie) de Joshua Marston dressent un tableau noir de deux pays en proie à une crise profonde dont la jeunesse paie le prix fort. Daniel Burman prend comme prétexte l'histoire d'un jeune qui cherche à comprendre les raisons qui ont poussé son père à aller se battre pour

Israël afin de filmer une jeunesse désœuvrée qui passe son temps à chercher des racines européennes à même de leur permettre de fuir l'Argentine en ruines, à l'image de ce petit centre commercial délabré, au cœur de la ville de Buenos Aires, qui a servi de décor. Joshua Marston, quant à lui, suit une adolescente colombienne dans sa descente inéluctable aux enfers. La misère et les difficultés de la vie dans sa petite ville natale l'ont poussée à tenter sa chance à Bogota où elle se fait recruter innocemment par des trafiquants de drogue. Elle finit par louer son estomac pour transporter de l'héroïne aux USA. C'est à travers Fernando Solanas, prix du meilleur réalisateur à Cannes en 1988 pour son film "Sur", que la Berlinale rendra hommage au

cinéma latino en lui discernant un Ours d'or d'honneur pour l'ensemble de son œuvre qui, rappelons-le, se caractérise par un engagement politique marqué. A la même occasion, son nouveau film documentaire, "Memoria del Saqueo" (Memoire d'un saccage) dans lequel le réalisateur de "La hora de los hornos" (L'heure des brasiers) livre une analyse socio-politique de la récente crise qui a ravagé son pays, sera projeté dans la section Berlinale Special. Il est vrai que ces films latinos ont des chances de séduire le Jury qui s'est sensiblement féminisé et comporte deux regards - celui de Samira Makhmalbaf (Iran) et Majida Abdi (Ethiopie) - sensibles à ces thèmes abordés, mais il n'en demeure pas moins que tout pronostique est vain tant que plusieurs autres grosses pointures sont en lice. On retrouve, entres autres, fervent défenseur du cinéma social, distingué l'an passé à Locarno, Ken Loach (GB) avec "Ae Fond Kis" et Theo Angelopoulos avec une trilogie, "La Terre pleure" (Grèce/France). A moins que la surprise ne nous vienne du tout jeune Américain (27 ans !) d'origine libanaise, Omar Naïm, avec son premier film "The Final Cut" (USA) où on note une remarquable prestation de Robin Williams. En attendant, l'Ours hiberne toujours ...

Tahar Houchi



Le "Berlinale-Palast" à Berlin.

A L'HONNEUR À LA 54E BERLINALE

Le cinéma de l'après-Apartheid

"Nous portons notre attention sur l'Afrique du Sud, qui célèbre cette année le 10e anniversaire de la fin de l'Apartheid", a indiqué le directeur de la Berlinale, Dieter Kosslick.

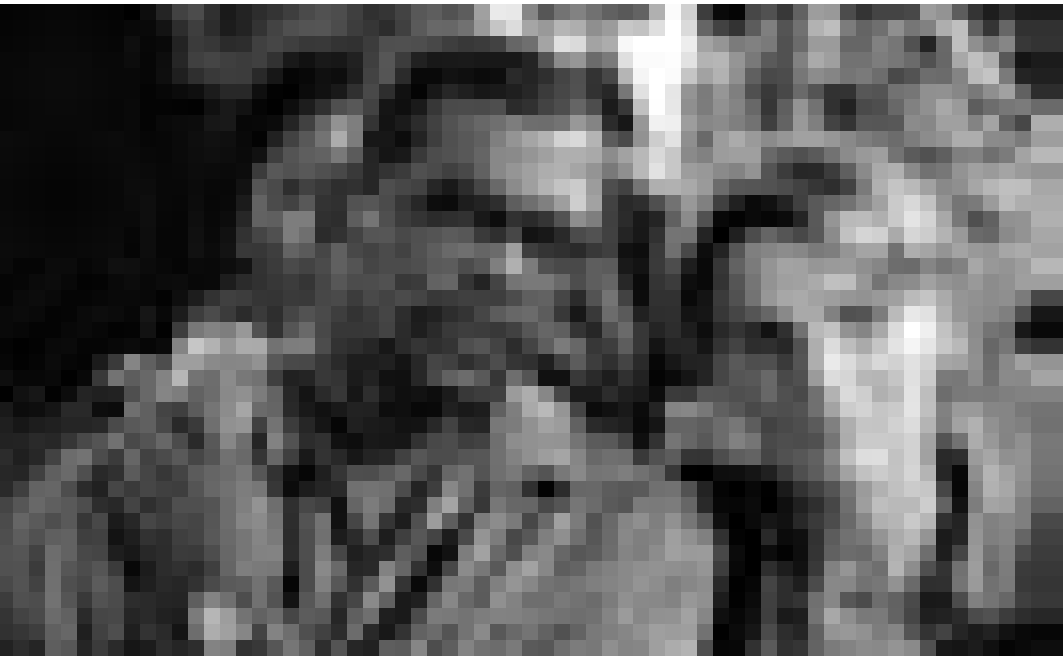
(th) - La 54e Berlinale se veut à la fois glamour, politique et sociale. Tout en affectionnant les stars du cinéma américain, la Berlinale offre un espace d'expression privilégié au cinéma de proximité reflétant la réalité du monde. La Berlinale veut absolument s'inscrire au cœur de l'actualité en célébrant, à sa manière, de l'Afrique du Sud à qui elle a consacré une programmation spéciale à l'occa-

sion du 10e anniversaire de la fin de l'Apartheid. Cette célébration cinématographique de l'anniversaire de la fin de l'Apartheid est évoquée surtout à travers le film "Country of my Skull" du Britannique John Boorman, en compétition pour l'Ours d'or, et "Proteus" de John Greyson et Jack Lewis qui est montré dans la section Panorama. Une dizaine d'autres moyens métrages dont "Little man" de Martin Brierley, en compétition dans la section Courts Métrages,

sont programmés dans le Forum International du Nouveau Cinéma qui accueille notamment des films des pays en voie de développement et ceux qui viennent en dehors de l'establishment. Evidemment, l'attention est tournée vers le très attendu "Country of my Skull" qui traite des efforts de réconciliation nationale, notamment du travail de la commission "Vérité et Réconciliation" dirigée par Monseigneur Desmond Tutu. L'évocation de cette initiative historique, lancée par Mandela au lendemain de la de fin de l'Apartheid pour confronter les victimes à leurs bourreaux, et ayant suscité beaucoup de scepticisme dans l'opinion publique, notamment au sein des Blancs sud-africains qui se sont empressés de quitter massivement le pays, a été faite à travers une histoire d'amour entre deux journalistes - un noir américain et une blanche sud-africaine, qui apprennent continuellement à se parler, à dépasser leurs préjugés et à se comprendre mutuellement. Les deux journalistes qui ont pour mission de couvrir les audiences et d'enquêter sur l'un des pires bourreaux de l'Apartheid - le colonel De Jager (Brendan

Gleeson) - sont interprétés par un tandem de choc: Samuel L. Jackson comme journaliste du "Washington Post" et Juliette Binoche, récemment oscarisée, dans le rôle d'une Afrikaner poète et journaliste radio. Le film commence par de magnifiques paysages et la rencontre entre les confrères a été placée sous le signe de l'incompréhension. La suite alterne entre témoignages sur les atrocités commises durant le régime de l'Apartheid et les écueils d'incompréhension que doivent surpasser les deux principaux protagonistes. Le réalisateur justifie ce traitement, en répondant par la même occasion aux critiques qui lui reprochent d'avoir noyé la réalité dans une histoire d'amour, par son souhait de rendre le film regardable. Le film s'est inspiré librement du livre d'Antjie Krog qui est "un rapport sur ses réactions, confrontée aux horreurs commises au nom de sa race. Mais on l'a transformé en une histoire d'amour entre des personnes très éloignées qui trouvent le moyen de se rapprocher" a affirmé John Boorman. Puis, il ajoute que "C'est le seul moyen de refermer des plaies saignantes", tout en soulignant que cette

commission peut s'appliquer dans d'autres pays. Les propos de l'Irlandais Brendan Gleeson abondent dans le même sens: "Le mal n'est pas l'apanage d'une culture, mais est inhérent à l'homme." "Proteus", son film, raconte une liaison entre deux prisonniers: Claas Blank, jeune berger de l'ethnie des Khoï, condamné aux travaux forcés et Rijkhaart Jacobsz, un matelot hollandais condamné pour délit d'homosexualité, en 1725, dans la colonie pénitentiaire de Robben Island, au large du Cap. Le scénario est basé sur des dossiers de procès que Jack Lewis a découverts dans des archives, en Afrique du Sud. Enfin, les courts métrages du Forum sont consacrés à "des histoires vraies dans une Afrique du Sud libre". Aussi importante que soit cette production filmique présentée à Berlin, il y a lieu de constater le peu de films, notamment de longs métrages, produits au bout d'une décennie de liberté. Mais cela est un autre problème. En attendant, une chose est sûre, la Berlinale révèle qu'il y a des réalisateurs qui n'ont pas hésité à se pencher sur leur douloureuse histoire. Cette consécration berlinoise servira-t-elle de tremplin pour le cinéma sud-africain? Espérons-le.



Samuel L. Jackson et Juliette Binoche dans "Country of my Skull".